

**EXPOSITION 7** Rayanne TAWIL

# Le vieux Liban renaît à Marseille



Des élèves de l'école des sœurs des Sacrés-Cœurs en sortie sur la plage de Batroun, Liban. Plaque de verre 13 × 18 cm, mai 1924. Collection Pierre de Vrégille s.j. (1875-1970).  
©Bibliothèque orientale - USJ

À Marseille, l'exposition « Photographier le patrimoine du Liban 1864-1970 » rassemble près de 80 photographes rares issues de la Bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph (USJ) et retrace plus

d'un siècle de mémoire libanaise. Présentée à la Bibliothèque de l'Alcazar dans le cadre de Saison Méditerranée 2026, elle montre un Liban disparu ou transformé par les guerres, l'urbanisation et l'oubli :

le port de Beyrouth en 1906, des plongeurs à Tyr, la grotte détruite d'Antélias ou encore des artisans de Beit Chabab. Pour les commissaires Joseph Rustom, Gassia Artin et Éric Delpont, ces images constituent au-

tant un travail patrimonial qu'un acte de résistance contre l'effacement. En parallèle, des extraits d'un documentaire de Bahij Hojeij consacré à la Bibliothèque orientale sont projetés durant l'exposition.

# À Marseille, les fantômes du Liban surgissent en noir et blanc

« Photographier le patrimoine du Liban 1864-1970 » réunit près de 80 archives rares de la Bibliothèque orientale de l'USJ et retrace un siècle de mémoire libanaise menacée par la guerre et l'effacement.

Rayanne TAWIL

Dans une photographie, un train entre dans le port de Beyrouth en 1906. Dans une autre, un garçon de Tyr plonge dans la mer à la recherche de vestiges archéologiques engloutis. Plus loin, des fondeurs de cloches travaillent encore dans un atelier de Beit Chabeb qui survit aujourd'hui à peine. Ailleurs apparaît la grotte d'Antélias, site désormais disparu, autrefois partie intégrante du paysage souterrain libanais, avant d'être détruit puis effacé du présent.

À travers l'exposition « Photographier le patrimoine du Liban 1864-1970 », inaugurée le 22 mai à la Bibliothèque de l'Alcazar à Marseille dans le cadre de Saison Méditerranée 2026, le Liban se dévoile par fragments : lieux, métiers et paysages que nombre de visiteurs n'avaient encore jamais vus.

## Une archive née de l'urgence

L'exposition réunit près de 80 photographies rares issues de la Bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph (USJ) de Beyrouth, couvrant plus d'un siècle d'histoire libanaise. Présentée une première fois à l'Institut du monde arabe (IMA) à Paris en 2025, elle fait désormais escale à Marseille, où elle entre en dialogue avec les collections patrimoniales de la ville et son histoire ancienne avec le Liban.

Pour le Dr Joseph Rustom, directeur de la Bibliothèque orientale et cocommissaire de l'exposition, le projet est né dans un contexte d'urgence.

« Le patrimoine culturel du Liban était menacé par la guerre, explique-t-il. L'Institut du monde arabe nous a contactés en disant qu'il était important de parler du patrimoine libanais à ce moment précis, parce qu'il était en danger. »

Ce contexte a façonné toute l'exposition. Là où les guerres et les destructions réduisent souvent le Liban à des images de ruine et de violence, ces photographies imposent une autre vision du pays : celle d'un territoire habité, vivant, multiple et intimement lié à ceux qui y vivent.

« Ces photographies permettent à une jeune génération française de découvrir un Liban très différent des images de guerre qu'elle voit à la télévision », poursuit le cocommissaire.

## Photographier les habitants, pas des cartes postales

La collection possède une portée historique singulière. Contrairement à de nombreuses archives orientalistes produites par des voyageurs européens de passage, ces images ont été réalisées localement par des prêtres jésuites et des chercheurs installés durant des décennies au Liban, apprenant l'arabe et travaillant au plus près des communautés.

« Ils ne prenaient pas des photographies uniquement pour l'art, précise le directeur de la bibliothèque. La photographie servait à illustrer leurs recherches scientifiques. »

Dès 1864, ces religieux documentent l'archéologie, la géologie, l'architecture et l'anthropologie du pays. Leur fonds deviendra progressivement l'une des plus vastes collections photographiques du Moyen-Orient, comptant aujourd'hui près de 500 000 clichés.

« Nous n'exposons pas seulement des monuments, insiste Joseph Rustom. Nous exposons aussi des êtres humains. »

Cette présence humaine est devenue centrale dans la démarche curatoriale. L'archéologue et cocommissaire Gassia Artin explique avoir privilégié



Vue panoramique de Beyrouth avec le mont Sannine enneigé à l'arrière-plan, Liban. Plaque de verre 10 x 15 cm, 1931. Collection Imprimerie catholique (1852-1999). ©Bibliothèque orientale - USJ



Deux visiteurs observent les archives photographiques de l'exposition « Photographier le patrimoine du Liban 1864-1970 », lors du vernissage à la Bibliothèque de l'Alcazar à Marseille. Photo Emmanuel Khoury

les images où les habitants demeurent visibles dans le paysage.

« Lorsque nous cherchions les meilleures photographies, nous avons choisi celles qui comportaient des éléments humains, dit-elle. La présence des habitants à cette époque était essentielle pour nous. »

## Le Liban disparu

Certaines images provoquent une émotion particulière chez Gassia Artin, dont les recherches ont porté sur Byblos. L'une d'elles l'a profondément

marquée : celle de la grotte d'Antélias, ancien site préhistorique aujourd'hui détruit. « La grotte d'Antélias m'a énormément émue, confie-t-elle. Et aussi le train, parce qu'il donnait l'impression de s'échapper vers quelque chose qui n'existe plus au Liban. » Cette sensation de confrontation avec un monde disparu traverse toute l'exposition. Certains monuments n'existent plus. D'autres ont été transformés au point de devenir méconnaissables sous l'effet des guerres, de l'urbanisation ou de l'abandon.

M. Rustom évoque notamment le Liban-Sud avec douleur.

« Toutes les photographies de Tyr et du Liban-Sud... tout ce qui est en train d'être perdu aujourd'hui avec l'occupation du Sud, dit-il. Certaines régions que nous montrons ici, nous ne les reverrons peut-être plus de notre vivant. »

## Pourquoi Marseille comptait

À Marseille, l'exposition acquiert une dimension supplémentaire. L'histoire méditerranéenne de la ville, ses trajectoires migratoires et ses origines

phocéennes créent une résonance immédiate avec le Liban.

Éric Delpont, ancien directeur du musée de l'Institut du monde arabe et cocommissaire de l'exposition, se souvient de sa première découverte du Liban à la fin des années 1990, lors de la préparation de l'exposition « Le Liban, l'autre rive ». « À l'époque, je n'avais pas réalisé combien les paysages libanais conservaient de traces du passé », raconte-t-il. Pour lui, ces photographies révèlent bien davantage qu'un patrimoine architectural.

« Une diversité de paysages, une diversité de lieux de culte, une diversité de populations, dit-il. Ce qui frappe dans ces images, c'est qu'elles témoignent d'un véritable vivre-ensemble. »

Le choix du lieu porte lui aussi une forte charge symbolique. Plutôt qu'un musée prestigieux, les organisateurs ont préféré installer l'exposition à la Bibliothèque de l'Alcazar, au cœur du vieux Marseille, entourée de quartiers façonnés par les migrations venues d'Afrique du Nord et de Méditerranée. « Nous voulions être ici, explique Rustom. Nous ne voulions pas être dans un musée chic. » Charlie-Camille Flores, directeur de la Bibliothèque de l'Alcazar, voit dans cette collaboration un prolongement naturel des liens culturels méditerranéens.

« C'est aussi une manière de renforcer nos liens et notre coopération avec le Liban, souligne-t-il. D'avoir des relations plus étroites entre bibliothèques méditerranéennes et de réfléchir ensemble à la protection du patrimoine culturel. »

Cette connexion apparaît jusque dans les collections de l'Alcazar. Charlie-Camille Flores évoque notamment un manuscrit de Myriam Harry – première femme à recevoir le prix Femina en 1904 – consacré à Byblos. « Le lien entre ces photographies et notre manuscrit est peut-être ce que je préfère », dit-il.

## Le cinéma contre l'effacement

En parallèle des photographies, des extraits du documentaire du cinéaste Bahij Hojeij consacré à la Bibliothèque orientale seront projetés durant l'exposition. Réalisé à l'occasion des 150 ans de l'institution, le film documente ses archives, son architecture et son importance historique. « Il y a dans cette bibliothèque des trésors que nous ignorons nous-mêmes », affirme le réalisateur.

Pour le réalisateur et professeur à l'Université libanaise, ces archives incarnent ce que le Liban peine constamment à préserver : sa mémoire. « Dans notre pays, nous avons une tradition d'effacement de la mémoire, dit-il. Parce que sans archives, il n'y a pas d'histoire. »

Bahij Hojeij évoque avec amertume les bobines détruites, les institutions abandonnées et des générations toujours plus coupées de leur histoire. Pourtant, il considère la Bibliothèque orientale comme l'un des rares lieux résistants encore à cet effacement. « Honnêtement, le simple fait que cette bibliothèque existe encore est une bonne chose, dit-il. Elle contient des trésors essentiels pour tout chercheur. »

## Un pays sauvé image par image

Cette idée de résistance traverse toute l'exposition. La photographie y devient plus qu'un document : une preuve contre la disparition. « Photographier est aussi un acte de résistance contre l'effacement », affirme Joseph Rustom. Aujourd'hui, il voit une continuité entre les clichés pris par les jésuites il y a plus d'un siècle et les images diffusées sur Instagram par de jeunes Libanais documentant les bombardements dans le Sud. « Les photographies prises aujourd'hui par les jeunes du Sud et publiées sur Instagram sont aussi importantes que les nôtres, dit-il. Il n'y a aucune rupture. »

À l'intérieur de la Bibliothèque de l'Alcazar à Marseille, le Liban survit ainsi en noir et blanc : un train entrant dans le port de Beyrouth, des plongeurs descendant sous les eaux de Tyr et des visages regardant l'objectif depuis un pays qui continue de lutter pour se souvenir de lui-même.